

Préface

Ce livre a été écrit au sortir de ce qu'on a accoutumé d'appeler une dépression. L'histoire collective aussi bien que l'histoire individuelle, les valeurs éthiques autant que les systèmes de pensée, les corps en même temps que le « mental » connaissent ces subits effondrements. L'économie générale d'une société ou d'un sujet s'en trouve dangereusement bouleversée. Ainsi, aujourd'hui, les idéologies qui justifiaient nos actes somnambuliques et suscitaient nos discours mortifères, les arts et les écrits qui leur apportaient la caution, le prestige du neuf et du beau, sont en pleine déconfiture. Chaque individu, désormais, se retrouve seul, confronté à sa parole et à son aventure singulières. Désormais, l'histoire et ses tragédies nous apparaissent plus clairement pour ce qu'elles sont, pour ce qu'elles n'ont jamais cessé d'être : une série de lapsus, de bévues, d'actes manqués faits de meurtres réussis, de défauts d'attention conduisant aux infamies, de faiblesses de l'imagination provoquant le pire, à savoir l'accident d'ordre moral. D'où l'alternance, dans l'histoire de tous et de chacun, de périodes d'agitations extrêmes, d'exaltations fiévreuses, bavardes, puis de dépressions muettes et hagardes. Commence-t-on à s'en rendre compte : la moindre de nos actions confine la catastrophe. Si l'écriture n'est pas la permanente démonstration de cette élémentaire vérité-là, il y a de fortes chances pour qu'elle soit, désormais, nulle et non avenue.

Ce livre-ci, en tout cas, se veut le signe tangible d'un état de crise aigu et la seule riposte possible. Retraçant les étapes d'une débâcle intime, il inscrit dans le même mouvement quelques-uns des soubresauts de l'histoire. Ainsi défilent en un carrousel Luther, le peintre américain Newman, Robespierre, Catherine de Sienne, Artaud, saint François, les paysans révoltés de Münster, Schoenberg, Savonarole, Masaccio, Pound, Philippe-Auguste... Ronde infernale qui va s'éteindre dans l'horreur crue du xx^e siècle : la guerre de 14-18, les charniers de Katyn, les camps d'extermination nazis. Écrites à partir de la confusion et de l'erreur, sur soi autant que sur le monde, ces pages, par le lien qu'elles établissent entre la chute d'un seul (il y a une

référence insistante à la fresque peinte par Masaccio, Adam et Ève chassés du Paradis terrestre) et la dégringolade de tous, constituent une sorte d'invite à la vérité. Gageons que s'il y a une santé du Mal envisageable, une naissance enfin possible, elles ne trouveront leur voie que dans cette remontée des enfers qu'est l'écriture. Qu'on prenne garde à la phrase de De Quincey placée en exergue.

Carrousels est construit autour de trois axes: trois voyages effectués à de courts intervalles les uns des autres — Italie, Grèce, Jérusalem. Il est formé, grosso modo, de trois strates, parfois différenciées, repérables grâce aux titres des chapitres, parfois étroitement mêlées: une strate autobiographique, une strate historique et une strate culturelle.

Il y a longtemps que le roman traditionnel ne me paraît plus pouvoir répondre de la complexité du réel; il y a quelque temps déjà que les seules innovations formelles et avant-gardistes ne me semblent pas mieux rendre compte de l'ampleur du drame contemporain. Peut-être le moment est-il venu d'inventer une écriture qui ne reconduise pas les clivages entre les œuvres d'imagination et celles de la réflexion? De faire un livre qui soit à la fois fiction, essai, poème, biographie, journal intime, récit de voyage, roman historique... et qui ne soit, bien entendu, réductible à aucun de ces genres-là?

Après quelques tentatives infructueuses de rédaction, l'ensemble du projet de ce livre m'est apparu soudain. C'était dans un hôtel d'Assise, après une de ces nuits tourmentées qui vous laissent le matin harassé en même temps qu'étrangement doué d'une énergie neuve. Le premier chapitre est en quelque sorte la narration de ce réveil-là, de cette re-naissance-là.

Le livre a été écrit, pour une part, à Florence. Dans un parc, à quelques pas de la Basilique du Carmine où se trouvent les fresques de Masaccio. L'été. Sous le soleil. De préférence en plein midi. Me voilà donc, torse nu, en sueur, chaque jour émergeant d'une tenace et lointaine fatigue, écrivant dans un bizarre état de force, sensible d'abord à l'entour des poignets.

J.H.

« Sans une base de terrible il n'est pas de ravissement parfait. »

Thomas de QUINCEY.

Assise

Bruit d'ailes d'un premier oiseau. D'un second. Ainsi les autres ont suivi à intervalles réguliers. L'histoire débutant. Ainsi. Série d'anecdotes. On se lève et pour la première fois. Tiens, les os les veines, déjà. Pour la première fois le sentiment de la vitesse quelque part. Et déjà une peur. L'air est rose. Si vous ouvrez le volet, si c'est le soir, ou presque. Si c'est ici, dominant l'ensemble des toits. Plans violets et fractures plus sombres, brunes, mauves. Ainsi à cette place qu'il me faut prendre, sorti de ce qui fut mon lit pour cette première nuit, c'est à hauteur de mes genoux que l'air va se trouver insensiblement remué. Oui tous les pigeons nichés dans les trous des murs proches. Taches d'ocre foncé d'où ils s'élancent où ils reviennent, après une marche sur les tuiles chaudes, le long d'une gouttière, un bref repos sur une antenne de télévision. Très bas la plaine, dans une brume lumineuse, le dôme d'une église, une autre à droite plus lointaine. Boursoufflures bleutées sur un vert clair. Seul bruit encore : l'air foré devant moi par les envols répétés masses blanches et beiges incertaines. Guère plus haut que mes jambes. Levé enfin. Comme si enfin on pouvait s'amarrer quelque part à partir de ce bruit-là : un pan rose l'air taraudé dans tous les sens : jamais perçu ainsi le travail métallique de l'oiseau dans un volume coloré. Je me suis levé comme pour la première fois. Occupé par la seule distance à franchir du lit à la porte-fenêtre. Puis ce sera un balcon, très au-dessus de la plaine et des toits. Le vertige naît là : dans le sentiment que l'air a bien été traversé de part en part, très en avant du sommeil. Qu'il va falloir d'abord passer en chacune de ses déchirures. et. Reprises maladroitement aussitôt que. Restent les traces, ces fines jointures à peine plus foncées qui font communiquer un instant les tempes. Issues du dehors, peut-être. De ce qui se